

Journal de mes Algéries en France de Leïla Sebbar

Ouvrez
toutes les portes
Déroulez les tapis de noces
Car l'étranger arrive au port
Je le regarde s'approcher
Effleurer l'angle des maisons
D'un amusement confiant
J'entends sur le chemin
Son pas qui s'affermit

Laissez entrer l'étranger
Je l'attends depuis toujours
Le sourire sur mes lèvres
A un goût de réglisse
Je me sens jeune et lisse
Exubérante de désir

Ouvrez les portes
Déroulez les tapis
Versez le vin que nous boirons
Sortez les pains de fête et de célébration
Qu'ils embaument et l'accueillent

Ouvrez toutes les portes
Déroulez les tapis
Car l'étranger arrive
Ses accents hésitants
Résonneront dans ma maison
Ses récits m'emporteront
De l'autre côté de la mer
Là-bas
Loin

Ouvrez toutes les portes
Car l'étranger est là

B. G. L.

PETITES FILLES DE
TOUS LES PAYS



JACQUELINE DESCHAMPS

DJELLAH

JEUNE ARABE DU MOGHREB

ILLUSTRATIONS DE CHARVI

Editions Dardelet et C^{ie} GRENOBLE

Journal de mes Algéries en France (Suite 1)

Ce journal d'août à novembre 2005 fait suite au livre : *Journal de mes Algéries en France*. Je poursuis dans *Étoiles d'Encre* ma quête obsédante de l'Algérie en France et en Algérie.

Ed. Bleu autour 2004

Août 2005

Je retrouve les salles boisées et calmes des bibliothèques de recherche. À L'Heure Joyeuse, bibliothèque de littérature jeunesse, riche d'un important fonds historique, place Saint-Séverin à Paris, je découvre grâce à la directrice Françoise Lévêque, les livres pour enfants et adolescents, romans, livres d'aventures, récits de voyage, albums illustrés, consacrés aux Colonies françaises, Afrique, Asie, Antilles, Pacifique, Océanie. Des livres oubliés depuis longtemps. Ils sont là, patients, dans les fichiers et aujourd'hui de plus en plus de chercheurs et chercheuses s'intéressent à une littérature à laquelle l'université consacre depuis peu des travaux et des thèses. La littérature coloniale, ces derniers temps, grâce aux héritiers des immigrés de la première génération, maghrébins, africains, antillais qui réfléchissent à la mémoire des chibanis et chibanias en France, à la mémoire et à l'histoire coloniale

qu'il s'agit de connaître, d'ausculter, de comprendre avec les historiens, cette littérature fait à nouveau parler d'elle et aussi les livres destinés à la jeunesse française, jusqu'aux années 50, juste avant les indépendances des pays de l'empire colonial.

J'avais déjà fait un travail semblable à la Bibliothèque Nationale de la rue de Richelieu à Paris sur la littérature coloniale du XVIII^e siècle en France, concernant les esclaves africains hommes et femmes déportés dans les Antilles françaises. Des romans que personne n'avait lus, je pense, depuis deux siècles. J'ai passé deux ans dans les sous-sols de la bibliothèque, hiver, été, printemps, automne, je ne savais pas si la météo était ou non clémente, je traversais les mers dans les négriers jusqu'aux marchés aux esclaves vers les plantations et j'assistai à la révolte des esclaves de Saint-domingue, aujourd'hui Haïti, en 1799.

Je reparlerai des livres destinés à la jeunesse écrits et illustrés aux 19^e et 20^e siècles où il est question des colonies et de l'Algérie en particulier.

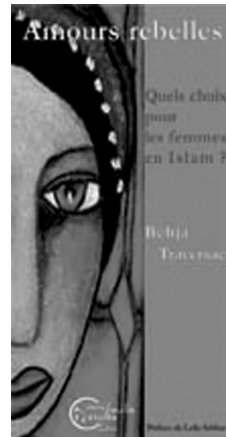
Françoise Lévêque m'a prêté un livre passionnant qui dit bien le point de vue du colonisateur en Algérie, à travers l'éloge de l'armée, des Missions et des « Grandes familles éclairées » musulmanes, amies de la France. Lucie Paul Margueritte, petite-fille du général de la conquête, Margueritte (j'en parle dans *Journal de mes Algéries en France*) fait un voyage en Algérie, de Tlemcen à Constantine et d'Alger à Biskra et Laghouat où est né Paul Margueritte, son père, en passant par Bou Saada... durant l'année 1938. Elle raconte ce périple instructif pour elle, ses lecteurs de l'époque et les lecteurs d'aujourd'hui, dans un livre publié en 1948 « *En Algérie, Enquêtes et Souvenirs* ». Lucie Paul Margueritte s'intéresse particulièrement à l'éducation et à l'instruction des jeunes filles musulmanes qu'elle rencontre dans les écoles de filles indigènes à travers le pays et les ouvroirs des religieuses. Comme Luce Ben Aben que Isabelle Eberhardt

avait rencontrée vers 1900 à Alger (Isabelle voulait fonder une école pour les filles musulmanes, elle est morte avant), la voyageuse est attentive à la transmission d'un savoir-faire traditionnel qui s'amenuise à cause des importations du textile européen (dans ces années 2000 c'est le textile chinois, pas seulement le textile, qui joue ce rôle en Algérie et ailleurs en Europe). Dans son récit, j'ai retrouvé, avec surprise, une femme exceptionnelle : Germaine Laoust-Chantréaux, institutrice à Aït Hichem en 1937-39 (dont Camille Lacoste-Dujardin présente les photographies dans *Mémoire de Kabylie*, Edisud). Lucie Paul Margueritte la nomme : « Mademoiselle Chantriaux » et parle de sa « grande force d'âme ». Autres surprises, cette école de filles indigènes à Tlemcen, où les élèves impriment leurs textes dans une petite imprimerie ; ces colliers de boutons de géraniums et de fleurs d'orangers vendus dans les rues d'Alger ; ce café maure de la Casbah où Fromentin, le peintre-écrivain aimait s'arrêter, décoré de lithographies de la Mecque et de la République ; enfin, sur les murs d'une mosquée algéroise, cette inscription :

« Votez pour Messali ! Votez pour la libération des prisonniers.»

Fin septembre

Je reçois le livre de Behja Traversac : *Amours rebelles, Quels choix pour les femmes en Islam ?* Sur la couverture, un beau visage de femme, divisé. Un livre audacieux qui donne la parole à des femmes insoumises qui préfèrent l'amour de l'étranger, le non-musulman, aux règlements iniques imposés par les hommes au nom de dieu, en terre d'Islam. Pourquoi une musulmane doit être reniée, chassée de la maison paternelle, de la Maison d'Islam, parce qu'elle aime un étranger à la Terre d'Islam ? Pourquoi une





© Photo Anne Garde. Alger 1981

femme ne peut transmettre au même titre qu'un homme, la religion musulmane ? Parce qu'elle est toujours impure, indigne, parce que femme précisément ? Behja Traversac pose ces questions, fondamentales dans le Maghreb et le monde musulman, et les femmes réfléchissent avec elle. Un livre salutaire qui devrait être lu par tous et toutes.

Octobre

Je vais chez Anne Garde, photographe et Laure Vernière que j'ai rencontrées à Clermont-Ferrand lors d'un festival de la littérature de voyage. Elles sont, l'une et l'autre, amoureuses de l'Inde. Elles ont vécu à Alger, une ville qu'elles ont aimée et où elles sont retournées en 1981. Anne a pris des photos que je regarde. Des portes de la Casbah, existent-elles encore ? Des portes d'immeubles des années 30, à l'entrée de l'une d'elles, des femmes en haïk blanc, une belle photo que me donne Anne. Au-dessus de la porte, une mosaïque d'angelots que j'ai remarquée en septembre 2005, mais il n'y a plus de femmes en haïk blanc. Le hijeb et la gandoura disgracieuse ont remplacé le voile aux plis multiples, particuliers à chaque femme.

Mi-octobre

Je feuillette *Juives d'Afrique du Nord*, un livre de cartes postales (1885-1930) que les éditions de l'Allier *Bleu autour*, viennent de publier. Il fait suite à *Femmes d'Afrique du Nord* et *Égyptiennes*. Ce qui me bouleverse lorsque je regarde ces visages, ces portraits, ces costumes traditionnels, costumes de maison, costumes de fête, c'est à quel point ces femmes juives de Tunisie, Algérie, Maroc, Libye sont nos cousines. Ce livre rappelle



recto de la carte p.59



© photo Geiser. Femme du Sud. coll. L. Sebbar.



l'histoire commune entre les juifs du Maghreb présents dans ces pays depuis plusieurs siècles, les musulmans et les chrétiens. C'est une histoire à ne pas oublier. Le conflit du Moyen-Orient ne doit pas favoriser la confusion. Les Juifs du Maghreb et d'Orient ne sont pas responsables de cette tragédie, il faut le répéter pour ne pas attiser les haines.

Début novembre

Et voilà qu'ils mettent le feu à la maison de leur mère. Là où ils sont nés, la cité périphérique, leur pays en terre de France. Les frères et les sœurs aînés avaient marché, il y a 20 ans, à travers hameaux, villages et villes. Sous leurs jeunes pieds, ils appri-voisaient un pays inconnu, étranger où les pères et mères, depuis les montagnes et les déserts, outre-mer, venaient gagner leur pain. Filles et garçons ensemble, frappaient aux portes des maisons hospitalières pour dire « nous sommes là, votre pays est notre pays désormais, votre loi est notre loi ». Ils ont ajouté « Nous sommes les amis, les amants et les amantes, les époux et les épouses de vos enfants, vous le savez, certains l'admettent, d'autres non. » La loi de l'amitié et de l'amour a été plus forte que la haine, l'étranger, l'étrangère dans la maison sont les bienvenus. Ils ont ainsi marché de la maison maternelle à la maison de France, un long voyage, ils ont franchi les obstacles, ils ont eu peur, ils ont pleuré et ils ont ri, persévérants.



©photos Leïla Sebbar. Clos Salembier. Alger septembre 2005

Et aujourd'hui les petits frères, nés comme eux dans la cité des pères et mères, parce que c'est leur pays, ils en sont les maîtres, parce qu'ils refusent de quitter la maison natale, parce qu'ils ne veulent pas aller voir au-delà des mers, de l'autre côté du périphérique, parce qu'ils ont peur de l'inconnu ils ne quittent pas le quartier minuscule, borné. Le quartier leur appartient, c'est leur maison, la maison de leur mère, ils peuvent faire ce qu'ils veulent, ils sont libres de détruire et ils détruisent, comme s'ils se purifiaient par le feu « ceci est à nous et nous le prouvons. »

Ils se détruisent, mais ils ne le savent pas.

Et avec eux, fils et petits-fils, le désir des pères et mères.

11 novembre

Dans *Le Monde* 2, un article sur les cimetières militaires de la Grande Guerre 14-18 contre l'Allemagne, pour commémorer le 11 novembre, date de l'armistice. Le journaliste rappelle que des soldats de l'armée d'Afrique, tirailleurs algériens, marocains, tunisiens se sont battus pour la liberté aux côtés de la France. Des tombes musulmanes comme celles qui illustrent mon livre *Mes Algéries en France*, des stèles de toutes sortes et de formes diverses. Après une rencontre à Dijon, des lectrices, Colette Niollet et Joëlle Meunier m'ont envoyé des photos de stèles militaires musulmanes du cimetière de Dijon. Parmi elles, comme à Clermont-Ferrand, des stèles en pierre un rectangle vertical, orné d'une palme gravée, de musulmans



© photo Joëlle Meunier.

Cimetière de Dijon. Carré de la résistance. deuxième guerre mondiale.



fusillés par les Allemands le 31 juillet 1944, des résistants : Ali Ben Hamid, Djelloul Ouahab, Yahia Ahmed, Saïd Barisch, j'écris leurs noms pour leur rendre hommage, comme à ceux du cimetière marin de Saint-Mandrier, sur le marbre, une étoile et un croissant, et à tant d'autres en France. Ces tombes sont des lieux de mémoire qui racontent l'histoire commune entre l'Algérie, le Maghreb et la France.

Je n'oublie pas la colonisation et ses méfaits mais des

Algériens vivent aujourd'hui en France, ils sont nombreux à être français et la mémoire française de l'Algérie vit aussi en Algérie, elle fait partie de l'histoire algérienne comme l'Algérie est présente à tout moment, physiquement et culturellement dans l'histoire française. C'est à cette histoire commune que nous avons à réfléchir et à travailler sur les deux rives.

Carré militaire du cimetière de Dijon.
Première guerre mondiale
© photos Colette Niollet



Mi-novembre

Une lettre de Slimane Benaziez que j'ai rencontré dans la belle librairie *Dalimen* à Chéraga début septembre 2005 durant mon séjour à Alger. Il m'avait montré des photos de mon père avec ses élèves du Clos Salembier, et il m'avait parlé du recueil de mes nouvelles *Zizou l'Algérien* qui serait publié par l'Anep pour le salon du livre d'Alger. Des nouvelles qui revivent en Algérie et c'est un grand plaisir. Dans sa lettre, Slimane me parle du livre publié mais je n'en ai reçu aucun exemplaire. Il existe, c'est le principal. Il me parle aussi de ses classes au Clos Salembier, de mon père, de l'assassinat de Mouloud Feraoun et ses compagnons, par l'O.A.S. (Organisation de l'Armée Secrète, un groupe terroriste « Algérie française » qui a assassiné nombre de musulmans et en particulier des femmes de ménage musulmanes qui travaillaient chez des Français, mon père figurait sur l'une de leurs listes noires, il a été protégé par les habitants du Clos Salembier.) Une belle lettre, émouvante qui rappelle que Français et Algériens ne sont pas des ennemis. J'ai revu l'école de mon père au Clos Salembier. Le bidonville a disparu remplacé par un impressionnant musée de l'Armée.



©photo Leïla Sebbar. Clos Salembier. Alger sept. 2005

En face de l'école de mon père

19 novembre

Dans le métro, sur la ligne Clignancourt-Orléans, j'entends parler en arabe. Je ne vois pas les hommes, je cesse de lire pour entendre la langue de mon père car je suis convaincue qu'ils parlent l'arabe de mon père, l'arabe de l'ouest algérien. Je ferme les yeux, je voudrais que le voyage dure longtemps.

Au centre Pompidou, un colloque « Histoires coloniales, héritages et transmissions » qui réfléchit à la réconciliation possible ou impossible des groupes porteurs de la mémoire de la colonisation, des colonisations, des guerres de libération...

Un colloque qui devrait traverser la Méditerranée.

21 novembre

Je vais au Grand-Palais, voir l'exposition sur *La Mélancolie*. Dans le métro, en face de moi, un jeune homme, les cheveux noirs frisés, les yeux noirs obliques comme ceux des Orientaux, une bouche ourlée, féminine, il téléphone absorbé. Je suis sûre qu'il est né à El Hamel près de Bou Saada, dans le pays de mon ami Mohamed Kacimi, écrivain, fils de Confrérie. Au retour, une jeune femme et son enfant. Il suce son pouce en caressant le bout du hijeb noir de sa mère.